



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 07581383 6



ANKI  
Digitized by Google  
Ravi







13

POÉSIES POSTHUMES

DE

HENRI-CHARLES READ



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33



1. 1. 1. 1. 1. 1.

122 5 3/2

NKK



POÉSIES POSTHUMES

DE

HENRI-CHARLES READ

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

30 exemplaires sur papier Whatman.

30 — — — de Chine.

*Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés  
par l'Éditeur.*

---

POÉSIES POSTHUMES

DE

1427  
HENRI-CHARLES READ



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M D CCC LXXXVI

EM

**THE NEW YORK  
PUBLIC LIBRARY**

**294239B**

**ASTOR, LENOX AND  
TILDEN FOUNDATIONS**

**R 1944 L**



A LA MÉMOIRE

DE

HENRI-CHARLES READ

*Celui qui fit ces vers est mort à dix-neuf ans.  
— Tel l'amandier précocé, au début du printemps,  
Meurt pour une neige qui tombe. —  
Il ne reste de lui que ce bouquet glané,  
Et d'une main pieuse, ainsi qu'un frère aîné,  
Je viens le poser sur sa tombe.*

*En lisant ses doux vers, qu'ils l'aient ou non connu,  
Tous seront attendris par leur charme ingénu,  
Par leur grâce simple et naïve,*

44 X 52 1



---

*Et, devinant quel homme eût été cet enfant,  
Ils se demanderont pourquoi le sort défend  
Qu'un tel être prospère et vive;*

*Pourquoi tant de charmants espoirs ont succombé;  
Pourquoi sur le chemin on trouve un nid tombé;  
Pourquoi le vent brise l'arbuste;  
Pourquoi l'Artiste, un jour, laisse là, sans regret,  
Une ébauche où déjà le chef-d'œuvre apparaît,  
Et pourquoi le Ciel est injuste!*

*Mais devant ce jeune homme au sépulcre enfermé,  
Moi qui vieillis, je dis à ceux qui l'ont aimé  
Ou qui l'aimeront par son livre :  
Heureux qui n'a vécu qu'un jour, en floréal !  
Heureux qui meurt, tout jeune, avec son idéal !  
Dieu lui fait grâce et le délivre.*

*Car vivre, c'est souffrir. Quels maux n'eût pas soufferts  
Le cœur ardent et bon qui s'épanche en ces vers ?  
Il portait la marque fatale.*

---

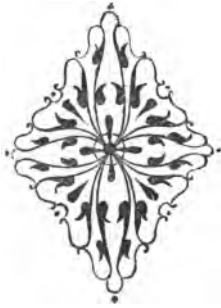
*L'Art, le Bonheur, l'Amour à ses yeux avaient lui;  
Il n'a pas eu le temps de voir fuir devant lui  
Tous ces mirages de Tantale.*

*D'ailleurs, que savons-nous? Hommes, courbons nos fronts!  
Au delà du tombeau vers lequel nous courons  
Sège une immuable justice;  
Et nous saurons un jour qu'il est essentiel  
Que l'âme d'un poète enfant remonte au ciel  
Pour que le soleil resplendisse!*

Décembre 1878

FRANÇOIS COPPÉE







## PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

---



**L**E jeune homme — j'allais dire l'enfant — qui a écrit ces vers, avait à peine dix-neuf ans quand la mort vint l'arracher à l'affection de tous ceux qui l'entouraient, à l'avenir qui s'ouvrait devant lui, à tout ce que la vie enfin peut donner et promettre. Né à Paris le 24 août 1857, mort en quelques jours, à Paris, d'une fièvre cérébrale, le 2 décembre 1876, Henri-Charles Read était Français avec un nom étranger, et aussi Français d'âme et d'esprit qu'on peut l'être, — je dirais aussi

Parisien, si le mot dans ces derniers temps n'avait été flétri de telle manière qu'il me répugne presque de l'employer. C'est dans Paris et de Paris que ce jeune esprit a vécu, c'est à ce mobile et vivant spectacle qui développe et affine de bonne heure les intelligences que la sienne s'était formée, sans s'étioler pourtant, ce qui est le danger de cette grande serre chaude. Mais, contre ce danger, Henri-Charles Read avait deux préservatifs : d'abord une certaine netteté d'esprit presque scientifique dans sa précision, qui lui venait peut-être de son grand-père, l'éminent géologue Cordier, — et puis surtout la grande honnêteté de la vie de famille. Rien n'était charmant et touchant comme de voir ce grand et beau jeune homme passant sa vie dans la paix profonde de cet intérieur dont il faisait la joie, resté enfant auprès de sa mère et de sa sœur, confidentes de ses moindres pensées, et partageant avec elles toutes ses admirations, toutes ses émotions de jeune poète.

C'est là, dans ce milieu d'intime et tendre

affection qu'il composa ses premiers vers. Un jour il vint me les dire, et je fus bien profondément touché de cette marque de confiance et d'amitié dont le souvenir m'a engagé à écrire ces quelques lignes. Je le vois encore m'apportant son manuscrit, le déroulant avec un certain embarras et débutant d'une voix un peu hésitante d'abord, puis s'animant, s'échauffant bientôt à sa lecture même, à ce souffle idéal qu'il avait mis et sentait vibrer dans ses vers. Cette lecture et ces poésies me frappèrent vivement : ce n'était point là le cahier banal de chaque élève de rhétorique. Il y avait dans ces premiers essais une originalité de la pensée, une délicatesse du sentiment, un souci de la forme bien rares chez un aussi jeune homme. Ces qualités, le lecteur les retrouvera aisément en parcourant ce petit recueil. Je citerai, par exemple, la pièce commençant ainsi :

*Je crois que Dieu, quand je suis né,  
Pour moi n'a pas fait de dépense...*

et dont les quelques vers suffiraient au besoin

pour prouver que Charles Read était poète. Poète artiste, poète amoureux de son art, s'exerçant à toutes ses ressources. Qu'il s'agisse de peindre un sentiment ou d'exprimer une pensée, c'est dans le choix déjà raffiné des épithètes, c'est dans la coupe variée du vers qu'il trouve l'expression cherchée. Il possède les premiers secrets de cet art infini qui consiste à donner aux mots leur valeur par la place qu'ils occupent, art de tout point comparable à celui du peintre, qui crée la couleur par le contraste savant des voisinages.

Aussi comme il comprend, comme il aime ses maîtres et ses devanciers dans cet art : les très grands comme Baudelaire, et les très délicats comme Sully Prudhomme ! Cette admiration se trahit par des imitations fréquentes : imitations, non pas copies. D'ailleurs la personnalité du jeune poète y perce déjà, et dans ces réminiscences d'un art grandiosement dépravé ou savamment raffiné, la droiture de ce cœur de vingt ans et sa profonde virginité s'entrevoient.

Pauvre cher enfant disparu ! Il me semble

que je le vois, que je l'entends encore, que je sens encore sa main dans la mienne ! Mais bientôt d'ailleurs nous irons tous le rejoindre. Quelques mois, quelques années ! Qu'est cela ! Et dans la grave paix du tombeau nos yeux s'ouvriront sans doute à quelque lumière nouvelle, et nous saurons alors pourquoi les enfants meurent avant d'avoir vécu, et pourquoi les fleurs se fanent avant de fleurir. Pensée de la mort, pensée consolante et qui soutient au milieu des dégoûts et des tristesses de cette vie ; qui met une sourdine à nos gaietés passagères, mais aussi un tempérament à nos plus profondes douleurs.

Paris, mai 1878

PAUL HAAG









## PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

---



ES années ont passé, les fleurs ont eu le temps de se faner et les arbustes de grandir autour de la tombe du poète, et en relisant aujourd'hui ces vers dépouillés de l'impression poignante que le voisinage de la Mort leur communiquait, je me sens pénétré du grand sentiment de jeunesse et de fraîcheur qui les anime.

J'ai déjà trop dit ce que j'en pensais au point de vue du talent littéraire qui s'y révèle pour vouloir y revenir encore. Mais ce qui

me frappe surtout à présent, ce n'est pas la virtuosité extraordinaire de l'enfant qui les a écrits, ce n'est pas l'originalité de sentiment de certaines pièces déjà si personnelles, ce n'est pas non plus ce frisson singulier qui semble passer comme un funèbre pressentiment à travers leurs rimes juvéniles, non ! c'est l'impression de la vie, je ne sais quelle lumineuse clarté, cette qualité enfin si rare, si difficile à définir, et qui fait dire en parlant d'un tableau de maître : il y a de l'air dans cette toile.

Oui ! il y a de l'air dans ces vers ; rien de terne, rien de gris, rien de conventionnel ! Un souffle vivant y circule, et leurs tristesses mêmes ont quelque chose de si jeune qu'elles font involontairement songer à des images printanières : ce sont des tristesses d'avril. — Et comme ces timides floraisons d'avril qui nous apportent déjà le printemps tout entier dans leurs promesses, de même ces poésies de la dix-huitième année nous disent déjà ce qu'eût été l'œuvre du poète qu'elles annonçaient.

Comme je la sens, comme je la devine, cette œuvre dont la mort a brutalement entravé l'éclosion, combien elle eût pu être grande et relevante au milieu de l'abaissement de notre idéal ! Mais aussi quels douloureux regrets nous éprouvons devant ce livre arrêté à ses premiers feuillets, devant ce « monument interrompu, plus triste qu'une ruine ».

Regrets pour nous, non pour le poète ; car sa route, lumineuse pour les autres, est d'ordinaire sombre et douloureuse pour lui-même. Ne le plaignons donc pas, celui qui est parti en plein rêve, en pleine croyance. La mort l'a enlevé à temps aux amertumes, aux défaillances, à toutes les banqueroutes de la vie. Et puis, comme pour nous dédommager des livres que l'homme mûr eût écrits plus tard, il semble qu'elle ait ennobli cette œuvre de l'enfant par l'étrange sérénité qu'elle répand sur tout ce qu'elle touche. N'est-ce pas le cas de dire avec d'Aurevilly, ce grand poète lui aussi : « La mort venue en pleine jeunesse, charme sur charme ! Le

XVIII PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

---

charme de la mort qui embellit tout, et qui ajoute au charme de la gloire acquise le charme inouï de la gloire qu'on pouvait acquérir et l'inexprimable beauté du regret ! »

Août 1886

P. H.



# Poésies Posthumes

1





# POÉSIES POSTHUMES

---

## SONNET

---

### AU LECTEUR

*CES vers ne sont pas faits pour les esprits pratiques,  
Amoureux d'action et de réalités,  
Qui, ne comprenant rien aux sublimes beautés,  
Dès qu'il s'agit de vers commencent leurs critiques.*

*Je ne m'adresse ici qu'aux âmes poétiques,  
Qui, dédaignant la vie et ses banalités,  
N'ont jamais demandé leurs calmes voluptés  
Qu'aux suaves douceurs des splendeurs esthétiques!*



*C'est pour vous que je chante, ô paisibles rêveurs,  
Vous qui savez trouver de si fortes saveurs  
Aux songes ignorés des froides multitudes;*

*Vous qui n'avez besoin, pour vous rendre joyeux,  
Que d'une vision charmant vos solitudes,  
D'un rayon d'idéal venant frapper vos yeux!*



*PRIMAVERA*  
—

**V**IENS! aujourd'hui l'hiver a fini ses ravages;  
La neige, ruisselante encore au sein des fleurs,  
Goutte à goutte, à regret, laisse tomber ses pleurs;  
Les oiseaux de leurs chants emplissent les bocages.

Viens! partout on entend de langoureux ramages;  
Les sureaux nous envoient leurs parfums enchanteurs;  
Les bourgeons, exhalant leurs ardentes senteurs,  
Ne craignent plus les vents et leurs fureurs sauvages.

Un doux soleil se joue aux branches des ormeaux,  
Et jette un pâle éclat sur les jeunes rameaux ;  
Pas un souffle dans l'air : le printemps va renaître !

La nature aujourd'hui respire le bonheur :  
Viens ! car déjà l'amour envahit tout mon être ;  
Viens ! tu vas ramener le printemps dans mon cœur.

Avril 1874.



---

*CHALEUR DE JUILLET*  
—

A CHARLES DESFONTAINES

**L**ES jours longs et brûlants de Juillet sont venus.  
Les jeunes villageois, aux bras forts et charnus,  
Agacent dans les champs les filles aux seins nus  
Qui jasant, l'air alerte et la mine éveillée.  
Ruisselants de sueur, de fatigue accablés,  
Les moissonneurs se sont étendus dans les blés.  
Les bœufs, près de la mare en groupe rassemblés,  
S'abreuvent lentement dans l'onde ensoleillée.

Le village est désert, brûlant, silencieux :  
Les jeunes sont aux champs tout le jour, et les vieux  
Fument la lourde chaleur en s'enfermant chez eux.  
Nul souffle : le zéphyr retient sa fraîche haleine ;

Les oiseaux somnolents ont cessé leurs chansons ;  
Tout se tait. Geais, moineaux, alouettes, pinsons,  
Merles, rendus muets, dorment dans les buissons.  
Et le Soleil domine en roi toute la plaine !

Bientôt les travailleurs vont revenir des champs,  
Abrégeant les longueurs du chemin par leurs chants,  
Moissonneurs et bergers, faneuses, jeunes gens,  
Au dernier rang, enfin, les filles babillardes.  
Et le soir, quand la Lune, à l'œil terne et blafard,  
Sur le Soleil mourant jettera son regard,  
Nous verrons, au son dur du violon criard,  
Danser le chœur joyeux des grasses campagnardes.



*AU CIMETIÈRE*  
—

**D**ÉJÀ l'automne arrive avec ses sombres jours,  
Ses heures de tristesse, et ses feuilles jaunies ;  
Elle est bien loin, déjà, la saison des amours !  
Ses charmes sont éteints, et ses grâces ternies.

Un vent sec et froid pleure à travers les tombeaux ;  
Le soleil est voilé par une brume grise ;  
On n'entend que le cri d'angoisse des corbeaux  
Et le gémissement sinistre de la bise.

---

C'est là que je viens seul, par ma douleur guidé;  
Car cette solitude a pour moi bien des charmes :  
Le sol triste et fangeux paraît avoir gardé

L'empreinte, humide encor, de ce fleuve de larmes,  
De regrets douloureux et d'éternels remords,  
Qu'ont versé les vivants sur la cité des morts.



## A L'AUBE

—

**S**UR son char rapide, la Nuit  
S'envole, triste et blanchissante,  
Et chaque étoile pâlissante  
Dans les cieux en tremblant la suit.

Le Jour paraît; le léger bruit  
D'une brise rafraîchissante  
Vient saluer l'Aube naissante  
Et le Soleil levant qui luit.



Déjà la rougissante Aurore,  
Craintive et nuageuse encore,  
Revêt les maisons d'alentour

D'une teinte pure et vermeille,  
Et semble promettre un beau jour  
A la cité qui se réveille.



SONNET  
—

**A**IME-MOI, chère enfant, aime-moi ! le temps passe,  
Et d'une aile rapide il s'enfuit dans l'espace ;  
Il s'envole ! et bientôt ta beauté périra,  
Et de tous tes attraits aucun ne restera.

Aime-moi ! car l'amour est semblable à la flamme,  
Qui d'abord luit, puis meurt ; de même, pour la femme,  
Le charme, avec le temps, disparaît pour toujours ;  
Et le temps ne peut être arrêté dans son cours !

C'est ta beauté qui plait, jeune bouton de rose ;  
C'est ta fraîcheur qu'on aime, ô fleur à peine éclosée.  
Va ! ne diffère pas : réponds à mon amour,

Aime-moi ! car bientôt, quand de ses mains cruelles  
La vieillesse t'aura saisie, — à tire d'ailes  
S'envoleront ta grâce et tes attraits d'un jour !



---

*CHANT DU FUMEUR*  
—

A ÉMILE SALONE

**J'**AIME à fumer la pipe en hiver, près du feu,  
Le soir, quand au dehors la tempête résonne;  
La pluie et le fracas des vents m'importent peu,  
Quand ma pipe est fumante, et quand ma main tisonne !

J'aime la cigarette au printemps, quand les fleurs  
S'entr'ouvrent le matin aux baisers de l'aurore,  
Quand chantent les oiseaux, quand la rosée en pleurs  
Tombe sur les bourgeons et les vient faire éclore !

J'aime encore à fumer le cigare en été,  
Quand les rayons ardents du soleil étincellent,  
Et répandent sur moi, tout plein de volupté,  
La joyeuse chaleur qu'en leur sein ils recèlent!

Quand l'automne est venu, tout démoralisé  
J'aime indifféremment cigares, cigarettes,  
Ou pipes; car l'automne est l'époque où, blasé,  
L'homme a vu s'envoler ses passions secrètes!



---

*SÉLÉNISME*  
—

**U**NE nuit, malheureux amant, la mort au cœur,  
Je marchais triste et seul sur le bord de la dune  
Quand je vis, réjouie et blafarde, la Lune,  
Qui me narguait d'un air ricanant et vainqueur.

Rayonnante, au milieu des étoiles en chœur,  
Rieuse, elle planait sur l'immensité brune,  
Et, projetant sur moi sa lueur importune,  
Elle me contemplait de son grand œil moqueur.

Sur les rampes du ciel mollement accoudée,  
Comme une veuve, belle encor, quoique fardée,  
D'un air si provocant, d'un œil si langoureux,

Elle me regardait, la jaune enchanteresse,  
Que j'en suis devenu follement amoureux.  
Depuis ce temps, la Lune est ma seule maitresse.



SONNET .  
  
—

**N**ous étions seuls tous deux, sur un bon canapé,  
— Je dis seuls, car X... ronflait d'une manière  
A faire croire un ours au fond de sa tanière, —  
Et de te contempler j'étais tout occupé!

J'avais entre mes mains un livre doux et tendre,  
Ce Musset, ce poète adoré des amants ;  
Mais moi, le lisant mal, et toi, loin de l'entendre,  
Nous nous laissions aller à des rêves charmants!



Je te voyais si belle et si pleine de grâce  
Que je restais, les yeux attachés à ta face,  
Tandis que tu fermais les tiens nonchalamment ;

Bientôt, m'enhardissant, j'approchai, je l'avoue,  
Et j'osai déposer un baiser sur ta joue !...  
Mais, hélas ! tu dormais, et bien profondément !



*IDEAL*  
—

**A** chercher l'Idéal j'ai consumé ma vie;  
Au lieu du droit chemin, j'ai pris mille détours;  
Déjà je suis sans force, et mon âme amollie  
Ne se raffermira qu'aux célestes séjours.

Des passions j'ai bu le vin jusqu'à la lie;  
Et pourtant j'ai vu fuir la saison des amours  
Sans atteindre jamais l'image poursuivie,  
Et marchant vers un but qui me fuyait toujours.

Je n'ai jamais connu de l'existence humaine  
Que le mal, les tourments, la douleur et la haine,  
Et je vis presque mort au milieu des vivants.

Ainsi, triste, inquiet, sans espoir, solitaire,  
Et toujours incompris, j'ai passé sur la terre  
En cherchant l'Idéal, et j'ai perdu mon temps!



---

*DERNIERS REGRETS*  
—

**J**E vous aimai, Madame, une semaine, un mois,  
Peut-être plus encore; et j'aurais bien cent fois

Pour vous risqué ma vie!

Je m'étais laissé prendre à votre attrait trompeur,  
Et je cédaï alors aux faiblesses du cœur

Que la beauté toujours convie.

Si cet amour m'a fui, non! ce n'est pas à moi

Qu'il faut attribuer ce changement de foi;

Non, non! c'est à vous-même:

Il ne tenait qu'à vous que cet amour réel

Demeurât dans mon cœur immuable, éternel;

Vous lui donnez le coup suprême.

Et maintenant, Madame, il s'est évanoui ;  
A jamais il sera dans mon âme enfoui.

    Pour vous je n'ai plus de tendresse.  
A la place, je trouve un double sentiment :  
La pitié, le dédain qu'excite un cœur qui ment...  
Je cours vous oublier près d'une autre maîtresse !



---

*A VICTOR HUGO\**  
—

**O** poète géant, toi dont le vers sonore  
Est tantôt un soufflet et tantôt un baiser !  
Soleil, à ton coucher aussi brillant encore  
Qu'autrefois quand tu vins, superbe à ton aurore,  
Dans le ciel bleu de l'Art fièrement te poser !

Déjà plus d'un poète a célébré ta gloire,  
O grand homme ! avant moi bien d'autres ont chanté  
Ta vie, un long exil, une longue victoire,  
Et ton nom qui déjà resplendit dans l'histoire,  
Étonnant de grandeur, sublime de clarté !

\* Pièce inachevée.

Comme on aime à te suivre aux lointaines contrées  
Où tout dans la nature est joyeux et riant ;  
A te voir, au pays des visions dorées,  
Dans la pourpre et la nacre aux teintes diaprées,  
Colorant tes pensers des feux de l'Orient!

Comme on aime à t'entendre, en vers doux et sublimes,  
Rappeler tristement tous les crimes des flots ;  
Reprocher à la mer ses nombreuses victimes  
Et d'avoir englouti dans les profonds abîmes  
Tant de frères esquifs, tant de forts matelots ;

Redire, en des accents de douleur infinie,  
L'héroïque revers de nos vieux vétérans ;  
Sur le front des méchants sceller l'ignominie ;  
Rendre hommage au malheur, rendre gloire au génie,  
Et de ton fouet vengeur flageller les tyrans ;

Dérouler sous nos yeux la légende poudreuse  
Des siècles lentement l'un sur l'autre écroulés ;  
Chanter des paladins la vie aventureuse,  
Des chevaliers errants la race généreuse  
Qui défendait le faible et les droits violés!

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Ta gloire, cette flamme à la lueur altière,  
Éblouit mon regard, ô grand triomphateur !  
Et l'effroi du respect fait cligner ma paupière,  
Lorsque ton nom magique, éclatant de lumière,  
« Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur ! »





## SONNET

—

**H**IER, quand je vous ai quittée,  
Dans un coin, Jeanne, vous pleuriez;  
La larme à l'œil vous soupiriez,  
En faisant la persécutée.

Hélas ! triste et désappointée  
Pour des espoirs contrariés,  
Est-ce que déjà vous seriez  
De l'existence dégoûtée ?

---

A quoi bon passer votre temps  
Et perdre vos meilleurs instants  
A rêver quelque mariage ?

A pleurer toujours, vos beaux yeux  
Deviendront si fort ennuyeux  
Que vous ne plairez plus, je gage !



*AMOUR D'OUTRE-TOMBE*  
  
—

**Q**UAND au froid tombeau je serai couché,  
Quand je dormirai sous la froide terre,  
Je ne pourrai pas, triste et solitaire,  
De toi bien longtemps rester détaché !

Par mes pleurs, bientôt, Dieu sera touché :  
Sur son ordre un ange, au blanc cimetière,  
Viendra te porter sous la sombre pierre  
Où reposera mon corps desséché.

---

Là, seuls et joyeux, nous vivrons ensemble :  
Dans un doux mystère, à l'ombre du tremble,  
L'amour à jamais nous réunira ;

Nous vivrons heureux, morts pour tout le monde,  
Sans peur des vivants ; et le ver immonde  
Dans notre bonheur nous respectera !



*ORIENTALE*  
—

A LÉON OSTROWSKI

**C'**EST lui son œil brillant lance des étincelles;  
La terre tremble sous ses pas.  
Son burnous aux longs plis flotte comme des ailes,  
Comme les ailes du Trépas.

Cent fois aux ennemis il offre sa poitrine;  
Mais la mort ne veut pas de lui;  
Et dès que son cheval entre dans la ravine,  
Déjà les ennemis ont fui!

---

Qu'il est beau, quand, suivi de ses guerriers rapides,  
Il galope le sabre au poing,  
Versant ses cavaliers, ses Maures intrépides,  
Sur l'ennemi qui fuit au loin !

Il faut le voir voler sur le champ de bataille,  
Avec son cheval écumant,  
Superbe, dominant tout de sa haute taille :  
Le combat est son élément.

De la sombre couleur sa veste blanche est teinte,  
Rouge du sang qu'il a versé ;  
Et longtemps, bien longtemps, le sol garde l'empreinte  
Du noir sillon qu'il a tracé.

Son courage s'accroît lorsque s'accroît le nombre  
Des ennemis et le danger.  
Le soleil, quand il passe, est voilé par son ombre.  
C'est le fier sultan de Tanger !



*LA PIPE ET LA FEMME*  
—

**O**N a dit, paraît-il, de toute antiquité,  
Qu'un malheur est toujours d'un malheur escorté.  
C'est un bien vieux proverbe, et qui, pour être antique  
Et répété cent fois, n'est pas moins véridique.

La preuve, hier encor, m'en vint : j'avais cassé  
Ma pipe, et contre moi furieux, courroucé,  
Je déplorais mon sort, quand j'appris que la femme  
A qui j'avais donné tout mon cœur et ma flamme,  
Avait démerité de cet amour si pur.  
J'en doutai tout d'abord; mais le fait était sûr.

En y réfléchissant, me vint cette pensée :  
Qu'une femme perdue, une pipe cassée,  
Ce n'étaient vraiment pas des malheurs sérieux,  
Et qu'on pouvait fort bien les réparer tous deux.  
Aussi ne fus-je pas longtemps inconsolable,  
Car bientôt, en ouvrant le tiroir d'une table,  
J'y découvre une pipe, oubliée autrefois,  
Quand d'une autre — en écume, hélas ! — j'avais fait choix !

Le même jour, je fis rencontre d'une fille  
Qui m'avait plu jadis pour sa mine gentille,  
Que j'avais adorée au moins pendant six mois,  
Et que j'avais quittée un beau soir, en sournois,  
Pour celle qui venait de trahir ma tendresse.  
A lui rendre mon cœur, aussitôt, je m'empresse :  
Elle m'avait gardé son amour, par hasard ;  
Et, trop heureux, je lui rends le mien sans retard.

Or, mon ancienne pipe et ma vieille maîtresse  
Rétablirent le calme en mon âme en détresse.





*PORTRAIT*  
—

A L...

**P**OURQUOI ces yeux distraits, ô blonde jeune fille?  
Et pourquoi, pour un rien, ton visage effaré  
Prend-il subitement un grand air égaré,  
Comme un oiseau que trouble un pas sous la charmille?

Déjà de l'avenir as-tu désespéré?  
Que crains-tu, pour que même au milieu du quadrille  
De nul éclat joyeux ta prunelle ne brille?  
Par quel souci ton cœur est-il donc dévoré?

---

Semblable à la cavale, indomptable et farouche,  
Dont le frein n'a jamais emprisonné la bouche  
Et qui franchit l'espace immense en liberté,

Tu lèves en marchant ta tête noble et fière,  
O vierge ! et l'on dirait, à ton air agité,  
Une biche qui fuit les chiens dans la clairière.



\*  
\* \*

« Ceux qui meurent jeunes sont aimés  
des Dieux. »

**N**E regrettons jamais les jeunes gens qui meurent :  
Ils quittent ce monde odieux  
Pour un monde meilleur. Bien fous ceux qui les pleurent !  
Ils vont monter aux cieus.

Oh ! ne les plaignons pas, mais portons-leur envie ;  
Leur sort doit être souhaité :  
Car ils sont morts avant d'avoir connu la vie  
Et sa réalité !

---

Envions-les! ils vont vers la suprême ivresse,  
    Au séjour d'immortalité;  
Ils vont goûter là-haut l'éternelle jeunesse,  
    Divine volupté;

Ils vont là s'enivrer aux sources de lumière,  
    Et contempler, joyeux,  
Dans toute sa splendeur la vérité première :  
    Ils sont aimés des Dieux !



## SONNET

—

LUNE, toi qui planas sur ma rêveuse enfance,  
Toi dont le doux regard souvent m'a consolé,  
Alors que pour un rien j'étais tout affolé  
Et que mes maux fermaient mon âme à l'espérance!

Lorsque j'avais reçu quelque brutale offense,  
O ma déesse, à peine avais-je contemplé  
Ta face qui brillait dans l'espace étoilé,  
Que tu rendais sa force à mon cœur sans défense!

---

Toi qui jetais sur moi ce regard maternel,  
Phare qui me guidas au sentier de la vie,  
Immense ver luisant dans les buissons du ciel,

Je te promis un culte immuable, éternel !  
J'ai tenu mon serment : quand mon âme est meurtrie,  
Je te regarde, ô Lune ! et je n'ai plus de fiel.



*SIESTE AU SOLEIL*  
  
—

**A**hl qu'on est bien, en plein midi,  
Par un chaud soleil engourdi,  
Tout de son long, le corps roidi,

Couché dans la blonde prairie,  
Au milieu de l'herbe fleurie,  
Et bercé par sa rêverie!

---

Alors, on peut faire des vers,  
Les yeux levés vers les cieux clairs,  
Aux senteurs des feuillages verts !

La rime alors est mieux choisie,  
L'idée est plus vite saisie,  
Et plus saine est la poésie !





*DAMNATION*  

---

**L'**ANGE du désespoir a plané sur ma vie,  
Sa grande aile a battu mes pauvres flancs meurtris;  
Sur mon front sillonné tous mes maux sont écrits,  
Et mon ambition ne peut être assouvie.

Par mille passions mon âme est asservie,  
Et sans cesse j'entends les formidables cris  
Des désirs monstrueux que j'ai toujours nourris,  
Sombres enfants d'un cœur dévoré par l'envie.

---

Je n'ai jamais connu les douces visions,  
Les rêves de jeunesse et les illusions;  
Je suis vieux avant l'âge, et je vis solitaire;

Je languis tristement, morne et désespéré,  
Et j'attends le moment où, quittant cette terre,  
Dans l'Enfer, d'où je suis sorti, je rentrerai!



*RÉVEIL*  
—

L'AUTRE soir, chère amante, — hélas ! ton cœur léger  
A-t-il pu l'oublier si vite ? — ma pauvre âme,  
Que rien depuis longtemps ne pouvait soulager,  
A senti doucement se rallumer sa flamme !

J'étais auprès de toi ; calme, je contemplais  
Ton visage divin, ta beauté de sirène,  
Tes attraits enchanteurs, et je me rappelais  
Tous mes maux d'autrefois, qui me quittaient à peine

Je sentais peu à peu ma blessure guérir,  
Et la joie en mon âme avec toi reflleurir !

Comme on voit, au printemps, une timide rose  
S'entr'ouvrir lentement aux rayons du soleil,  
Ainsi mon cœur ému, douce métamorphose !  
Reprenait sa vigueur et sentait son réveil.  
Ce n'était point alors la volupté stupide,  
Plaisir matériel que le corps seul ressent ;  
Ce n'était point alors cet amour insipide  
Qui ne dure qu'une heure et n'a rien de puissant.  
Non ! C'était le bonheur qu'auprès d'une âme aimée  
Une autre âme, vraiment éprise, peut sentir ;  
C'était la jouissance idéale, exprimée  
Seulement par des pleurs qui ne peuvent mentir.

Auprès de toi, mon mal s'en allait aussi vite  
Qu'il avait pénétré dans mon cœur amoureux...  
Mais bientôt il fallut terminer ma visite ;  
Et, cessant de te voir, je cessai d'être heureux !



*SONNET*  
—

**N**ous voulons trop, pour être heureux dans cette vie,  
Et sombre est la réalité :  
Notre incessante soif de joie et de gaité  
Reste toujours inassouvie.

Par chaque homme, ici-bas, sans cesse poursuivie,  
Trompeuse est la félicité !  
A ceux dont le sort est meilleur et plus vanté  
Gardons-nous de porter envie.

---

N'approfondissons rien : ceux qui semblent heureux  
Bien souvent sont le plus à plaindre ;  
Ne les envions pas ! prions plutôt pour eux.

Ici-bas, il faut toujours craindre  
D'en trop savoir, hélas ! et, pour vivre assez bien,  
Ne rechercher le fond de rien.



*AU BAL*  
—

**P**ENDANT qu'autour de moi, gaîment,  
Aux éclats de l'orchestre on danse,  
Que les parents soignent leur panse,  
Et que l'amante tendrement

S'abandonne aux bras de l'amant,  
Morne et silencieux, je pense  
A tous ceux qui n'ont pas de chance  
Et qui languissent tristement;

---

A tous ceux qui, dans la détresse,  
N'ont jamais connu de maîtresse,  
Qui n'ont pour unique boisson

Que l'eau de Seine ou de citerne,  
Et ne chantent qu'une chanson :  
« Les Aristos à la lanterne ! »





*A UNE PLANTE VÉNÉNEUSE*

**C**E qui me fait avoir pour toi tant de tendresse,  
Ce n'est pas ton parfum troublant et savoureux,  
Qui suscite un essaim de rêves langoureux,  
Ni ta couleur, qui fait si bien dans une tresse.

Non ! Ce que j'aime en toi, c'est que, plante traîtresse  
Qui caches dans ton sein un poison généreux,  
Tu renfermes l'unique espoir des malheureux,  
La Mort, mon adorée et superbe maîtresse !

---

Ce qui me plaît en toi, c'est que, quand je voudrai  
Faire cesser de battre un cœur désespéré,  
Un cœur qui n'a jamais connu que la souffrance,

Je n'aurai qu'à sucer ton venin redouté,  
Et tu me donneras, suprême délivrance !  
L'anéantissement, ou l'immortalité.



*TRIOLET*  
—

**J**EANNE, de tous tes amoureux,  
C'est moi qui suis le plus sincère,  
Et c'est moi qui t'aime le mieux,  
Jeanne, de tous tes amoureux !  
Pourquoi suis-je donc malheureux ?  
Cesse avec moi d'être sévère !  
Jeanne, de tous tes amoureux,  
C'est moi qui suis le plus sincère.



---

*LA LUNE ET LE SOLEIL*

A PAUL HAAG

**L**A Lune et le Soleil, amants infortunés,  
Sans s'atteindre jamais se poursuivent sans cesse.  
Quel crime ont donc commis Phœbus et sa maîtresse  
Pour qu'à se suivre en vain Dieu les ait condamnés?

Tantales de l'amour, ils ignorent l'ivresse  
Qu'éprouvent les amants heureux et les époux :  
Lorsque le dieu s'approche, un nuage jaloux  
A ses yeux désolés dérobe la déesse !

Moi, j'ai vu bien souvent la femme que j'aimais,  
Sans pouvoir réussir à me faire aimer d'elle;  
Pourtant mon infortune est moins grande que celle  
Des immortels amants qui ne se voient jamais :

Un jour, Dieu daignera m'arracher à la vie,  
Et j'irai reposer en paix sous le gazon ;  
Eux, ils ont devant eux l'éternel horizon  
D'une amour réciproque et jamais assouvie !



SONNET  
—

**Q**UE faut-il pour me faire oublier mon passé?  
Un baiser de ta bouche, une chaste caresse;  
Et devant ta candeur, ô blonde enchanteresse,  
Tu verras reflleurir mon pauvre cœur froissé!

Tu recèles en toi, mon beau lys élancé,  
Les trésors infinis d'une calme tendresse:  
Que faut-il pour guérir la douleur qui m'opprime?  
Qu'un seul de tes regards sur moi soit abaissé!

Viens donc, brillant soleil ! viens percer les nuages ;  
Lève-toi dans mon ciel ! Dissipe les orages  
Qui tuèrent en moi tous les bons sentiments !

Toi seule, désormais, tu règnes sur mon être :  
Penche-toi sur ma vie, et je m'en vais renaître  
Ressuscité par tes divins embrassements !



*LA FEMME*  
—

**O**H ! respectons la femme : elle nous a fait naître.  
Pour l'aimer à son prix, il faut la bien connaître :  
Fleur printanière, elle a pour parfum la bonté.  
Sans parfum il faudrait la respecter encore,  
Car elle a ce qui plaît, et ce qui la décore,  
Ce double don du ciel, la grâce et la beauté !

Dans les jours de malheur, c'est elle qui relève,  
C'est elle qui console : après un mauvais rêve,  
Elle est le doux réveil qui vient nous secourir.



Quand on souffre, abattu par le mal ou par l'âge,  
C'est elle qui guérit, ou, du moins, qui soulage...  
Car il est des douleurs dont on ne peut guérir!

Souvent, seule ici-bas elle sait nous comprendre;  
Seule, elle nous soutient, compatissante et tendre:  
En partageant les maux, on peut les soulager.  
Ainsi qu'elle prend part à toutes nos souffrances,  
Elle partage aussi nos douces espérances;  
Et c'est doubler l'espoir que de le partager.

La femme, c'est l'avis d'une voix innocente,  
L'inépuisable don d'une main bienfaisante,  
L'amour tranquille et pur, le calme du foyer,  
Le centre bienveillant des paisibles pensées,  
Le confident des maux et des peines passées,  
L'ami discret à qui l'on peut tout confier.

Son cœur s'ouvre toujours à l'amant infidèle  
Qui se repent; sans crainte il peut aller vers elle:  
Il est sûr d'y trouver la paix et le pardon.  
Dans les cruels moments où l'on maudit la vie,  
Auprès d'elle on est bien, auprès d'elle on oublie,  
Auprès d'elle on est brave, auprès d'elle on est bon.

---

L'homme construit, détruit, reconstruit, ensemeuce  
Et moissonne sans cesse ; il lutte, il crée, il pense ;  
Son esprit inquiet s'agite nuit et jour.  
La femme aime ; puissante et noble créatrice,  
C'est elle qui soutient nos efforts dans la lice :  
Car ce qui fait la force, ici-bas, c'est l'amour.

Quand le génie à bas dans le repos sommeille,  
C'est elle qui l'excite, elle qui le réveille ;  
Et, loin de le tenir servile à ses genoux,  
C'est elle qui le pousse et, lui rendant ses ailes,  
Le fait monter, superbe, aux sphères éternelles,  
D'où, lumineux et grand, il va planer sur nous !



*SONNET*  
  
—

**J**E l'avais oublié : c'est aujourd'hui ta fête.  
Toi, qui sais mon amour, qui connais mon ardeur,  
Pendant que tout le monde à te fêter s'apprête,  
Tu m'accuses sans doute et blâmes ma froideur !

Chacun t'offre un présent ; chacun, selon son âge,  
Te donne des bonbons ou t'apporte un bouquet ;  
Et moi, moi qui t'adore, hélas ! pour tout hommage  
Je t'offrirais mon cœur, si je ne l'avais fait !

---

O Jeanne, ne crois pas que je t'aie oubliée;  
Sache bien que mon âme à ton âme est liée  
Par les liens puissants d'éternelles amours!

D'autres, quand vient ta fête, amants par politesse,  
Peuvent t'aimer une heure, ô ma belle maîtresse!  
Mais moi, pauvre amoureux, moi, je t'aime toujours!

24 Juin 1875.



*CARPE DIEM!*  
  
—

**T**ANT que la froide mort, vipère inassouvie,  
Ne nous a pas frappés, amie, il faut jouir !  
Il faut, avec le vin, laisser couler la vie,  
Ou dans un long baiser mourir !

Crois-moi ! telle est la vraie et l'unique sagesse.  
Pour vivre sans ennui dans ce mortel séjour,  
Toujours calme et joyeux, il faut goûter l'ivresse,  
Qu'elle soit de vin, ou d'amour !



SONNET  
—

**H**IER soir comment, devant une femme,  
Mon malheureux cœur a-t-il donc cédé?...  
Depuis lors sans cesse ai-je demandé :  
« Comment ai-je pu vous aimer, Madame? »

Contre vous j'avais cuirassé mon âme,  
A vous résister j'étais décidé ;  
Mais, lorsque sur moi vous avez dardé  
Ces beaux yeux où brille une étrange flamme,

Ces yeux noirs qui font pleurer tant d'amants,  
Et lorsque j'ai vu ces attraits charmants,  
Coquets enchanteurs que chacun courtise,

Devant vous il m'a bien fallu plier :  
De vous adorer j'ai fait la sottise,  
Mais j'aurai l'esprit de vous oublier !



## SONNET

—

**O**h ! que d'amour perdu pendant les nuits d'été !  
Que de joyeux instants, fertiles en caresses,  
Consumés sans retour dans de vaines ivresses !  
Que de courage à bas ! que de bonheur gâté !

Dans les spasmes mortels d'une âpre volupté,  
Que de talents, hélas ! dans vos molles paresse,  
Vous nous avez flétris, sombres enchanteresses,  
Chaudes et folles nuits, ô nuits d'impureté !



Que de soleils éteints ! que de fraîcheur fanée !  
Que de cœurs de Poète — ô morne destinée ! —  
Dans vos bras à jamais vous avez engourdis !

O vous que j'aimai tant, ô nuits ! pour tant de crimes,  
O nuits d'amour, ô nuits d'été, je vous maudis !  
Nuits de mort, vous faut-il de si nobles victimes !



## SONNET

—  
AU BARON DE MORINEAU

**L**ES Cuirassiers sont là : leur groupe étincelant  
Prend, aux rayons du soir, des teintes sanguinaires ;  
Ils font luire au couchant leurs sabres légendaires,  
Et manœuvrent d'un pas majestueux et lent.

Bientôt ils s'abattront sur l'ennemi tremblant,  
L'œil en feu, tout chargé de sanglantes colères ;  
De Mars et de la Mort ardents missionnaires,  
Ils vont tout renverser de leur choc accablant.

Salut, salut à vous, guerriers au regard sombre !  
Vous qui ne redoutez la force ni le nombre,  
Pour charger au combat vous êtes sans rivaux.

Salut, remparts géants, vivantes citadelles !  
Chaque fois que le sol tremble sous vos chevaux,  
Vous couronnez vos fronts de palmes immortelles.



*LA NÈGRESSE*  
—

**U**N jour, au Luxembourg, je vis une négresse  
Triste, l'œil morne et vague, assise sur un banc,  
Et tenant, d'un air gauche et brisé de paresse,  
Entre ses beaux bras noirs un petit enfant blanc.

Elle était jeune encor, belle, mais amaigrie,  
Maladive et sans force; et son esprit flottant  
Semblait errer bien loin, jusqu'à la Cafrerie,  
Bien loin, jusqu'au pays natal qu'on aime tant!

Et je pensais : « Hélas ! elle meurt, pauvre arbuste  
Que l'on vient d'arracher à son doux paradis,  
Et qui va perdre ici sa santé si robuste  
Dans nos sombres pays par le soleil maudits.

« Elle songe, sans doute, au sol couleur de brique,  
Au soleil, à l'ardeur de ses brûlants climats ;  
Au ciel pur et joyeux de sa riante Afrique ;  
A ses palmiers chéris, minces comme des mâts ;

« Aux mâles beaux et forts de sa tribu guerrière,  
A leur air martial, à leur maintien puissant ;  
A sa hutte sauvage, aux blancs tombeaux de pierre  
Où dorment ses aïeux, à son vieux père absent.

« Elle pense au désert, aux girafes rapides,  
Aux gazelles, à l'œil plaintif et langoureux,  
Légères, galopant sur les sables arides,  
Et qu'on ne voit qu'au loin dans le désert poudreux.

« Son souvenir s'éveille : elle croit voir encore  
De ses hauts caroubiers les bois toujours épais,  
Ses frêles mimosas, qu'un brillant soleil dore,  
Et ses verts cocotiers et leurs beaux fruits si frais !

« Qu'elle voudrait jeter sur ses chères campagnes  
Une dernière fois un amoureux regard,  
Prendre part aux ébats de ses noires compagnes  
Dansant au son rythmé du tambourin criard !

« Le cœur sombre, la mort dans l'âme, elle regrette  
Des calmes éléphants les lents et lourds troupeaux,  
Ses étoffes de soie, et sa brillante aigrette,  
Et ses plumes d'autruche, et ses bijoux si beaux !

« Elle se voit encor, de joyaux d'or parée,  
Couvrant de bracelets ses bras nerveux et forts,  
Étalant au soleil sa robe bigarrée,  
Au cristal des ruisseaux allant mirer son corps.

« Mais elle a pour toujours quitté son doux rivage,  
Son Kraal, qu'elle poursuit de regrets superflus,  
Ses perroquets jaseurs, au radieux plumage,  
Et ses beaux bengalis qu'elle n'entendra plus !

« Son exil est sans fin. Dans son village agreste  
Elle a perdu l'espoir de jamais revenir ;  
De tout ce qu'elle aimait il n'est rien qui lui reste,  
Rien qu'un continuel et poignant souvenir. »

Et, depuis ce jour-là, souvent je vois en rêve,  
Les yeux noyés de pleurs, l'enfant blanc dans les bras,  
Le visage navré, la noire fille d'Ève  
Dont le corps est ici, mais le cœur est là-bas !



SONNET  
—

**J**e suis bien jeune encore, et la tombe m'attire.  
Est-ce douleur d'amour, désir de nouveauté?  
Non ! Fatigué de tout, mon pauvre cœur soupire  
Après la froide terre et la tranquillité.

Abreuvé d'amertume et de dégoût, j'aspire  
A l'instant bienheureux, à l'instant souhaité,  
Où j'irai, voyageur joyeux, au vaste empire  
De la Mort, ma terrible et douce déité !



Comme, au lit nuptial, la nouvelle épousée,  
Ardente de tendresse et d'amour épuisée,  
Sourit à son époux et le trouve plus beau,

Ainsi je sourirai, quand, étendu près d'elle,  
Calme, je dormirai le sommeil du tombeau,  
Dans les bras de la Mort, ma compagne éternelle.



SONNET  
—

**T**ON visage, éclatant et frais comme un fruit mûr,  
Ton air tendre et naïf, dont le charme ensorcèle  
Par son étrangeté, tout en toi me révèle,  
Belle et pudique enfant, combien ton cœur est sûr.

Quand je plonge mes yeux dans tes grands yeux d'azur,  
Lacs transparents où brille une chaste étincelle,  
Ma pauvre âme tressaille, émue, et je chancelle :  
Je t'aime d'un amour inaltérable et pur.

D'un seul regard de toi dépend ma destinée;  
Toi seule peux la faire horrible ou fortunée;  
Par toi je peux mourir, je peux vivre par toi:

Souris à ma douleur, ô jeune fille étrange!  
Étends ton aile, étends ta blanche aile sur moi,  
O ma maîtresse, ô ma déesse, ô mon bon ange!



*PRINTEMPS*  
—

**L**es tristesses d'hiver, enfin, sont disparues.  
Dans la ville, hier encor neigeuse, le passant  
Aspire à pleins poumons, libre et reconnaissant,  
Les senteurs de printemps qui courent par les rues.

Les rudes laboureurs, penchés sur leurs charrues,  
Se chauffent avec joie au soleil renaissant;  
Enjambant les buissons, dans le pré fleurissant,  
Les filles près des gars vite sont accourues.

Dans le bois qui verdit s'en vont les amoureux ;  
L'un à l'autre enlacés, couples vraiment heureux,  
De baisers longs et chauds ils abrègent la route.

Dans son réduit obscur le rêveur incompris,  
Consumé par le mal le plus cruel, le doute,  
Comme tout, ici-bas, du Printemps est épris !



PARDON  
—

**T**U n'as pas voulu, pour m'aider à vivre,  
Tu n'as pas voulu me donner ton cœur,  
Tu n'as pas voulu m'aimer, et me suivre  
Au pays où règne un parfait bonheur!

Ah! si tu savais, ma perfide amante,  
Combien autrefois j'ai versé de pleurs  
Quand je te voyais, cruelle et charmante,  
De mon doux printemps effeuiller les fleurs!

Hélas ! j'ai passé mes belles années  
A te désirer de mes vœux constants ;  
Et puis, maintenant, elles sont fanées,  
Les fleurs sans parfum de mon court printemps.

Mais le noir malheur, enfin, t'a frappée,  
Tu sais à ton tour ce qu'est la douleur ;  
Tu reviens, pleurant une amour trompée,  
L'âme déchirée et la mort au cœur !

Ne te souvenant que de ma tendresse,  
Oubliant pour moi tes cruels mépris,  
Tu viens dans mon cœur mirer ta détresse,  
Et dans mes deux yeux tes deux yeux meurtris.

Et moi, maintenant, je devrais te dire :  
« Passe ton chemin, je ne t'aime plus.  
Femme, tu voudrais encor me séduire,  
Tes efforts sont vains, tes pleurs superflus !

« Dans le monde entier, sans pouvoir t'atteindre,  
Je n'avais jamais désiré que toi ;  
Et ce vif amour que tu fis éteindre,  
Tu voudrais encor le trouver en moi ? »

---

Mais non ; j'aime mieux mille fois te dire :  
« Aimons-nous, ma belle ! aux douces amours,  
Le printemps passé, l'été peut suffire ;  
Tu ne m'aimais pas ; je t'aime toujours ! »





*DÉSESPÉRÉ*  
—

**J'**AI reçu trop d'affronts et trop d'éclaboussures  
Pour que mon cœur flétri ne s'en ressente pas ;  
On m'a craché l'outrage et d'en haut et d'en bas,  
Et je suis tout couvert de larges meurtrissures.

Les forts m'ont prodigué leurs sanglantes morsures ;  
Et, comme les roquets, quand les dogues sont las,  
Viennent mordre à leur tour et finir le repas,  
Les petits ont plongé leurs crocs dans mes blessures.

---

Je ne crois plus à rien, je suis rempli de fiel,  
Je hais toute la terre, et je maudis le ciel ;  
Je me meurs lentement d'une âpre maladie :

Désormais, mon seul rêve est que les vastes mers  
Engloutissent le globe, ou qu'un juste incendie,  
Sous mes yeux satisfaits, dévore l'univers !



**CHANSON**

Pour une mélodie de M. A. Hignard.

---

**A**IMER est un devoir suprême :  
Dans la vie il faut que l'on aime ;  
Laissons notre cœur s'allumer,  
Puisqu'ici-bas il faut aimer.

Puisqu'ici-bas il faut aimer,  
Puisque l'on doit se conformer  
A cette loi de la tendresse,  
Aimons, aimons, car le temps presse ;

---

Goûtons cette éternelle ivresse,  
Cette liqueur enchanteresse  
Qui seule peut nous ranimer,  
Puisqu'ici-bas il faut aimer.

Puisqu'ici-bas il faut aimer,  
O vous que rien n'a pu charmer,  
Natures froides et sauvages,  
Allez, allez, dans les bocages,

Écouter, sous les verts feuillages,  
Des oiseaux les tendres ramages :  
Puissent leurs chants vous enflammer,  
Puisqu'ici-bas il faut aimer !



*A MA MUSE*  
—

**P**OURQUOI m'as-tu quitté, Muse divine et tendre,  
O plaisir de mes nuits, ô gloire de mes jours?  
Pourquoi sur ton amant ne viens-tu plus répandre  
Tes flots de poésie et tes parfums d'amours?

Pourquoi ne viens-tu plus m'inspirer et m'entendre?  
Est-il donc un Poète, aux célestes séjours,  
Qui te charme, et vers moi t'empêche de descendre?  
Ma Muse, auprès de lui resteras-tu toujours?

---

Vers moi reviens bien vite, ou crains que quelque femme  
Ne s'empare bientôt de mes sens, de mon âme ;  
O Muse, hâte-toi ! Muse, reviens vers moi !

Car, lorsque tu voudras reprendre ta conquête,  
Une muse terrestre aura pris ton poète,  
Moins divine, à coup sûr, mais plus femme que toi.



*LA MAIN*  
—

**J'**AIME la blancheur de la main,  
Le doigt bien fin, l'ongle bien rose :  
La pâleur, auprès du carmin,  
Repose !

Quand je vois une belle main,  
La nuit je la retrouve en songe,  
Et souvent, tout le lendemain,  
J'y songe !

---

Et si quelque femme, demain,  
Me plaît et m'attire près d'elle  
On pourra dire que sa main  
Est belle!





SONNET  
—

J'AI voulu découvrir cet éternel mystère :  
Être heureux ici-bas ! Comme le naufragé,  
Sans cesse par les flots en fureur assiégé,  
Partout cherche des yeux quelque île solitaire ;

Ainsi, pour obtenir ce baume salulaire,  
Pour atteindre au bonheur, je n'ai rien négligé.  
Mais vainement, hélas ! j'ai tout interrogé :  
A l'horizon sans fin n'a paru nulle terre !

---

Mon voyage ici-bas est près d'être achevé ;  
J'ai cherché le bonheur, et je n'ai rien trouvé  
Qu'un abîme de maux, une mer de souffrances.

Des chaînes du malheur je sais chaque chaînon,  
Depuis longtemps mon âme est vide d'espérances,  
Et j'ai dit au bonheur : « Bonheur ! tu n'es qu'un nom ! »



*A UNE FEMME*  
—

**T**u m'as trahi : c'est bien ! Devais-je donc m'attendre,  
O femme, de ta part à de longues amours ?  
Et devais-je espérer qu'affectueuse et tendre  
Tu me conserverais ton cœur aux mauvais jours ?

Je t'aimai follement, et mon âme en ivresse  
Pensa trouver en toi de la fidélité ;  
Je t'aimai d'un amour gai comme une caresse,  
Pur et resplendissant comme un soleil d'été !

Mais, sans doute le ciel, sombre dans sa colère,  
Jaloux du doux espoir que nourrissait mon cœur,  
A voulu me punir d'avoir pu, sur la terre,  
Un instant seulement aspirer au bonheur.

Le brouillard qui cachait ta trahison infâme  
A mes yeux aveuglés bientôt s'est dissipé,  
Et bientôt j'ai connu ce que valait ton âme :  
Je rends grâce à Dieu de m'avoir détrompé !

Comme un éclair qui luit, au milieu de l'orage,  
Ton amour dans ma vie un moment a brillé.  
Sans finir ta chanson, pauvre oiseau de passage,  
Si vite loin de moi pourquoi t'être envolé ?

C'est toi qui l'as voulu. Va donc ! Je t'abandonne  
Au funeste avenir qu'il te plaît d'affronter.  
Tu m'as fait bien du mal ; mais je te le pardonne,  
Pour le peu de bonheur que tu m'as fait goûter !

Adieu donc pour toujours, ô femme trois fois femme,  
Par les attraits, l'orgueil et la fragilité !  
Un instant a suffi pour éteindre la flamme  
Qui brûlait pour toi seule en mon cœur enchanté !



*NOX ALMA*  
—

**L'**HEURE des baisers, tendre et salulaire,  
L'heure de l'amour enfin a sonné ;  
Sur son char obscur, d'étoiles orné,  
Lentement la Nuit descend sur la terre.

C'est l'instant charmant et plein de mystère,  
Où, de mille feux brillants sillonné,  
Le ciel peu à peu s'est illuminé ;  
C'est l'heure où l'amant rêve solitaire.

---

Tout parle d'amour : on sent voltiger,  
Doux et caressant, un zéphyr léger ;  
La Lune paraît, et sa flamme pâle,

Projetant sur nous son reflet aimé,  
Répand dans la nuit sa clarté d'opale ;  
Et de frais parfums l'air est embaumé !



## SONNET

C'EST demain le grand jour, demain l'heure suprême  
Où tu vas, pauvre enfant, à ta virginité  
Dire adieu pour toujours, quand ton sein agité  
Va s'offrir aux baisers de cet époux qui t'aime.

Quitte-le sans regret, ce sacré diadème  
De la douce candeur et de la pureté,  
Et prends sans peur celui de la maternité :  
Des plus saintes vertus il peut être l'emblème.

---

Alors, quand vous serez mère, et que vos enfants,  
Joyeux, vous donneront leurs baisers étouffants,  
De moi souvenez-vous, Madame!

Faites sans hésiter, en me tendant la main,  
De cet amour d'hier l'amitié de demain :  
C'est le seul souhait de mon âme.





*PHASES*  
—

A PIERRE DARESTE DE LA CHAVANNE

**T**ANTÔT pour moi la vie est pleine de tristesse,  
Et tantôt pleine de gaieté!  
Tantôt le temps s'écoule avec trop de vitesse;  
Je maudis sa rapidité!

Tantôt je suis si sombre, et sa lenteur tourmente  
Tellement mon cœur agité,  
Que je voudrais pouvoir sur son aile géante  
A tout jamais être emporté!

---

Il est des jours heureux où ma joie est profonde,  
Mon bonheur sans ombre et réel,  
Des jours où je voudrais étreindre tout le monde  
D'un embrassement fraternel,

Des jours trop tôt finis où j'adore la vie,  
Des jours de calme et de bonté  
Où je suis plein d'amour, où mon âme ravie  
Goûte une douce volupté !

Il en est, au contraire, où je suis plein de rage,  
Où je deviendrais criminel,  
Où tout me semble laid ; de sombres jours d'orage  
Où nul éclair ne brille au ciel,

Où tout est mort pour moi ; de longs jours de souffrance  
Où je hais jusqu'à l'amitié,  
Où mon âme blessée a perdu l'espérance,  
Et mon cœur meurtri la pitié ;

Des jours où l'on ne doit ni me voir, ni m'entendre,  
Car je suis vraiment dangereux ;  
Pour tout dire, des jours où l'on devrait me pendre,  
Parce que je suis malheureux !



**RONDEL**

—

**A CHARLES DESFONTAINES**

**S**ALUT à toi, nouveau chanteur,  
Qui viens goûter notre ambroisie!  
Au royaume de Poésie  
Sois le bienvenu, fier lutteur!

Dans notre pays enchanteur,  
Viens, puisque c'est ta fantaisie!  
Salut à toi, nouveau chanteur,  
Qui viens goûter notre ambroisie!

---

A la Muse donnant ton cœur,  
Dans l'arène que j'ai choisie,  
Plein d'une noble frénésie,  
Tu descends, superbe et sans peur :  
Salut à toi, nouveau chanteur !



*LE SONNET*

—

A MA SŒUR

**R**ESPECTEZ-LA toujours cette forme que j'aime,  
Cette forme divine et pure qu'Apollon  
Autrefois inventa dans le sacré vallon,  
Et qu'il fit resplendir d'une beauté suprême!

Sur ton front gracieux posons le diadème!  
O Sonnet, toi qui n'es ni trop court, ni trop long,  
Qui tantôt es Zéphyr et tantôt Aquilon,  
Quel que tu sois, tu vaux toujours mieux qu'un poème!

---

Que de méchants auteurs t'ont péniblement fait,  
Qui sans repos longtemps ont torturé leur tête  
Pour mettre un avorton au jour; non un Sonnet;

La source vive sort, et, sans que rien l'arrête,  
Des fentes du rocher s'élançe d'un seul jet :  
Ainsi tu dois jaillir de l'âme du Poète !



## SONNET

—

A M. ET M<sup>me</sup> GEORGES ZISSY

DANS le petit salon aux nuances foncées,  
Où, sur la cheminée, agile et gracieux,  
Trône le dieu du vol, le messager des cieux,  
Le complaisant Mercure aux formes élancées,

Tout parle de bonheur, et d'amours amassées :  
Sanctuaire élégant, calme et délicieux,  
On ne saurait trouver qu'il n'est pas spacieux,  
Tant il y tient toujours de charmantes pensées !

---

Mais ce qui plaît le plus dans ce séjour heureux,  
Ce sont les deux époux, non ! les deux amoureux,  
Pour qui la vie est une éternelle caresse :

On dirait deux oiseaux folâtrant dans leur nid,  
Qui se becquètent, pleins de joie et de tendresse,  
Et lancent leurs chansons d'amour à l'infini !





*SONNET*  
—

A ATTILA DE GERANDO-TELEKI

**D**E sa ceinture de glaçons  
La campagne s'est dépouillée,  
Et dans la plaine encor mouillée  
Courent de langoureux frissons ;

La brise agite les buissons ;  
L'herbe qui pousse est émaillée  
Des pleurs de l'aube, et la feuillée  
Retentit de mille chansons ;

---

La fauvette, ivre de rosée,  
Sur sa branche verte posée,  
Gazouille en l'honneur du printemps;

La brume grise s'évapore,  
Et monte en nuages flottants  
Sur les bois que le soleil dore !

Champigny-sur-Marne.



## RONDEAU

—

**Q**UE je voudrais dans vos bras longuement  
Me reposer, et paresseusement  
Auprès de vous passer la nuit entière,  
En tête-à-tête, et sans autre lumière  
Que votre œil noir qui brille incessamment!

Que de tendresse et quel amour charmant,  
Si vous restiez tranquille en ce moment  
Et me laissiez agir de la manière

Que je voudrais!

---

Ah ! laissez-moi vous aimer follement !  
Accordez-moi le doux titre d'amant !  
A mon égard cessez d'être si fière !...  
Dieu puisse-t-il, exauçant ma prière,  
A tous mes maux donner le dénoûment  
Que je voudrais !



*ANNÉE SANS PRINTEMPS*  
  
—

**L'**HIVER a fui, sombre et bourru ;  
Il n'est que temps : l'été commence,  
Et le printemps n'est apparu  
Nulle part sur la terre immense !

Oh ! malheur à ceux qui sont nés  
En mil huit cent soixante-seize !  
Car d'avance ils sont condamnés :  
Sur eux un sombre avenir pèse.

---

Ils vivront seuls, tristes et las,  
L'air agité, l'âme inquiète,  
Car l'amour ne chantera pas  
Dans leur existence incomplète.

Puis, solitaires ils mourront,  
Et nulle larme au cimetière  
Ne les suivra, quand ils iront  
Dormir sous une croix de pierre.

Fleur sans parfum, pays sans champs,  
Jour sans soleil, jardin sans rose,  
Cœur sans amour, an sans printemps,  
Sont une seule et même chose.

28 Mai 1876.



*AU SALON*  
—

A LÉON COGNIET

« Anch'io.....! »

**E**N bas, dans le jardin, on circule à l'entour  
Des bustes froids et nus, et le gros de la foule  
Bat, comme des rochers que vient fouetter la houle,  
Les sculptures au blanc et sinueux contour.

Dans les salles, bruyante et calme tour à tour,  
La masse du public à flots pressés s'écoule;  
Compacte, elle s'avance avec lenteur, et roule  
Vers les tableaux aimés des favoris du jour.

---

Et pendant ce temps-là, devant moi, solitaire  
Et pensif, sur un banc, les yeux baissés à terre,  
Noble vieillard par l'âge et le travail lassé,

Un favori d'hier, un grand peintre d'histoire,  
Voyant avec orgueil revivre son passé,  
Songe qu'il eut aussi ses heures de victoire.

31 Mai 1876.





*SONNET*  
—

**D**EPUIS longtemps, dis-tu, ma Muse n'a chanté,  
O ma Jeanne, et tu crois qu'elle est déjà flétrie,  
Que mon souffle est éteint et ma veine tarie,  
Puisque nul vers de moi n'a redit ta beauté!

Tu t'imagines donc que toi seule as dicté  
Tous mes vers d'autrefois, que mon âme meurtrie  
Par ton unique amour avait été guérie,  
Et que tu régnaïss seule en mon cœur enchanté?

---

Ne te figure pas que tes yeux seuls m'inspirent,  
Belle et naïve enfant, que sans cesse ils m'attirent,  
Et que je pends mon luth après tes cotillons.

Nous n'avons pas toujours en tête une amourette ;  
Sur bien d'autres sujets, Jeanne, nous travaillons,  
Et jamais l'amour seul n'a pu faire un poète !



*CONSEILS POUR BIEN VIVRE*  
  
—

**S**OUVIENS-TOI que tu n'es qu'acteur  
Sur cette scène de la vie ;  
Ton destin dépend de l'Auteur.  
Garde-toi de porter envie  
A ceux dont le rôle paraît  
Plus agréable ou plus tranquille :  
Peut-être qu'il te semblerait,  
Si tu l'avais, bien moins facile !  
Dis-toi donc que tu n'y peux rien,  
Et contente-toi de ton rôle :

Sois honnête, remplis-le bien ;  
Sois joyeux et gai, s'il est drôle ;  
Résigné, s'il est ennuyeux ;  
Prends-le toujours au sérieux ;  
Bref, acquitte-t'en pour le mieux :  
C'est le seul moyen d'être heureux !



SONNET  
  
—

**J**E n'ai jamais aimé ces chantres doucereux,  
A chanter leurs amours qui consomment leur vie,  
Qui sont tristes ou gais, suivant la fantaisie  
D'une femme adorée, et qui sont ennuyeux.

Ils n'ont pas bu, ceux-là, ton nectar généreux,  
Art sacré d'Apollon, divine Poésie !  
Ils n'osent de leur lèvres approcher l'ambroisie  
Qui brûlerait leur sang trop pauvre de ses feux.

---

Mais, comme on m'avait dit et répété sans cesse  
Que toujours un poète avait une maîtresse,  
J'en voulus avoir une, et chantai ses appas :

Qu'ils me soient pardonnés, ces vers, triste pâture  
Pour vous, ami lecteur ! Désormais, je le jure,  
S'il m'arrive d'aimer, je ne le dirai pas !



*RONDEAU*

—

A MADAME MARIE ZISSY

**P**OUR votre fête, adorable Marie,  
Depuis hier — j'en ai l'âme marrie —  
Dans mon cerveau je cherche vainement  
Quelque sonnet, qui chante dignement  
Ce chaud quinze Août; mais ma Muse est tarie!

Hélas! en vain j'implore, en vain je prie  
Le siècle heureux de la galanterie  
De m'inspirer quelque gai compliment  
Pour votre fête!

---

Et rien ne vient ! C'est que, probablement,  
En fait de vers rien n'est assez charmant  
Pour vous chanter, et qu'il vaut mieux vraiment  
Rester muet, qu'avec afféterie  
Pondre des vers banals de flatterie  
Pour votre fête !





**RÉVOLTE**  
—

A ÉMILE SALONE

**I**L est digne d'amour, le Dieu juste, qui t'aime  
Et qui t'a destiné  
A languir tristement dès le jour du baptême,  
Mortel infortuné;

Qui fait qu'à chaque pas tu doutes de toi-même,  
Maudit, abandonné;  
Le Dieu bon, qui t'a fait le visage si blême,  
Et l'esprit si borné!

---

Assez longtemps, devant sa puissance suprême  
Humblement prosterné,  
Tu portas des douleurs le fatal diadème  
Dont il t'a couronné!

Il est temps, il est temps! jette enfin le blasphème  
Au Dieu qui t'a damné,  
Et, par un éternel et terrible anathème,  
Venge-toi d'être né!



## SONNET

**T**OUT passe dans la vie, et le temps dans son cours  
Emporte toute chose : il passe aussi lui-même.  
On voit fuir ce qu'on cherche et mourir ceux qu'on aime ;  
La plus pure beauté ne dure pas toujours !

Le sentier de la vie, aux ténébreux détours,  
Semble ouvert et riant ; et le bonheur suprême,  
Vous le tenez enfin, quand la mort, la mort blême,  
Vous ravit tout à coup l'objet de vos amours.

---

La douleur disparaît et le plaisir nous quitte,  
L'une trop lentement pour nous, l'autre trop vite ;  
Les chauds baisers s'en vont, et les tendres appas.

La vie aussi s'envole, et, quand l'homme succombe,  
Ce qui reste de lui disparaît dans la tombe.  
Tout passe... Mais l'amour, hélas ! ne passe pas.



*LUDIBRIA VENTIS*  
—

A M. MAXIME DU CAMP

QUE de fois le battement d'ailes  
D'un vol de blanches colombelles  
A fait fuir mes pensers rebelles,  
Qui dans l'air partaient avec elles!

Que de vers, à peine ébauchés,  
Les perdreaux dans les champs cachés,  
Par ma venue effarouchés,  
En s'envolant m'ont arrachés!

---

Maintenant, toutes ces pensées  
Planent doucement balancées,  
Et par les brises cadencées  
Au loin mollement sont poussées!

Posés sur les feuillages verts,  
Ou bien voltigeant à travers  
La vague immensité des airs,  
Les oiseaux gazouillent mes vers.



**AUX ALLEMANDS**  
—

A M. PRÉVOST-ROUSSEAU

*Maire de Champigny-sur-Marne*  
*en 1870-1871*

**J**E t'aime comme un frère, ô bon peuple allemand,  
Peuple plein de grandeur, étincelant de gloire,  
Peuple de l'amour pur, peuple du sentiment,  
Toi qu'a couronné la victoire!

Toi dont l'armée immonde a brûlé nos cités,  
Ravagé nos moissons et violé nos filles,  
Toi dont les noirs obus et les fers détestés  
Ont mis le deuil dans nos familles!

Mais, hélas, Allemands ! c'est notre faute, à nous,  
Si vos grands pieds si lourds ont foulé notre France !  
C'est parce qu'autrefois vos pères, à genoux,  
Ont éprouvé notre clémence ;

C'est que nous avons eu notre moment d'erreur,  
Lorsque victorieux, grand comme Charlemagne,  
Alors qu'il la tenait mourante, l'Empereur  
N'a pas achevé l'Allemagne !

Puissions-nous nous baigner, du moins, dans votre sang !  
Puissions-nous dignement racheter notre faute,  
Et sur vos corps maudits, d'un élan tout-puissant,  
Marcher triomphants, l'épée haute !

Oh ! puissions-nous bientôt voir venir le moment  
Où, sur toi déchargeant nos sanglantes colères,  
Nous irons te prouver, ô bon peuple allemand,  
Que nous t'aimons comme des frères !





*PO R T R A I T*  
—

**C**OMME une jeune Infante, au mince et long corsage,  
Au coup d'œil à la fois hautain et sérieux,  
Au dédaigneux maintien, à l'air religieux,  
Dont rien ne peut troubler le calme et pur visage,

De ton regard éteint, froid et silencieux,  
Tu glaces les mortels, Déesse au blanc nuage,  
Ou bien, Reine, chacun s'écarte à ton passage :  
Car l'on croit voir toujours le mépris dans tes yeux.

---

Comme le nautonier sur sa barque rapide  
Se penche lentement, et dans l'onde limpide  
D'un grand lac azuré plonge son œil profond,

Ainsi j'ai regardé dans tes noires prunelles,  
Hélas! et je n'ai vu qu'un abîme sans fond,  
Une froideur sans fin, des neiges éternelles!



\*  
\* \*

**D'**ou viens-tu, — me dit-on souvent, —  
Toi dont le visage est si pâle  
Que tu n'as pas l'air d'un vivant ?  
La mort t'a couvert de son hâle ;  
Ta voix, semblable aux pleurs du vent,  
Retentit, sombre comme un râle !

— Je viens du pays de douleur,  
Où j'ai perdu toute espérance,  
J'arrive du pays sans fleur,  
Du noir pays de la souffrance :  
C'est de là que vient ma pâleur,  
Et mon air froid d'indifférence !

---

— D'où viens-tu, cœur dénaturé,  
Homme d'airain, morne et farouche,  
Toi dont l'œil n'a jamais pleuré,  
Homme glacé, toi dont la bouche  
Sur rien jamais n'a murmuré,  
Toi que nul mal humain ne touche?

— Je viens du pays de douleur,  
Où j'ai perdu toute espérance,  
J'arrive du pays sans fleur,  
Du noir pays de la souffrance :  
C'est de là que vient ma pâleur,  
Et mon air froid d'indifférence !

— De tout désir tu parais las,  
Ton esprit n'est plus sur la terre !  
Homme fort, dirige nos pas  
Et révèle-nous ce mystère :  
Pour ne plus rien craindre, ici-bas,  
Dis-nous, dis-nous ce qu'il faut faire !

— Allez au pays de douleur,  
Où vous perdrez toute espérance,

Allez dans le pays sans fleur,  
Dans le pays de la souffrance :  
Vous y gagnerez ma pâleur,  
Et mon air froid d'indifférence !



\*  
\* \*

**J**E crois que Dieu, quand je suis né,  
Pour moi n'a pas fait de dépense,  
Et que le cœur qu'il m'a donné  
Était bien vieux, dès mon enfance.

Par économie, il logea  
Dans ma juvénile poitrine  
Un cœur ayant servi déjà,  
Un cœur flétri, tout en ruine.

Il a subi mille combats,  
Il est couvert de meurtrissures,  
Et cependant je ne sais pas  
D'où lui viennent tant de blessures.

Il a les souvenirs lointains  
De cent passions que j'ignore,  
Flammes mortes, rêves éteints,  
Soleils disparus dès l'aurore.

Il brûle de feux dévorants  
Pour de superbes inconnues,  
Et sent les parfums délirants  
D'amours que je n'ai jamais eues !

O le plus terrible tourment !  
Mal sans pareil, douleur suprême,  
Sort sinistre ! Aimer follement,  
Et ne pas savoir ce qu'on aime !



## SONNET

—

## DERNIERS VERS

**L**E temps fuit, au loin emporté,  
Et n'est qu'un leurre :  
D'où vient qu'on pleure  
Sans cesse sa rapidité?

Au milieu de l'éternité  
Qu'est-ce qu'une heure ?  
Rien ne demeure,  
Tout passe dans l'immensité !



Et pourtant, ivre de tendresse,  
Quand je suis près de ma maîtresse  
A l'œil rêveur,

Qui me lutine et me caresse,  
Une heure, une heure de paresse  
A sa valeur !

11 Novembre 1876.



# FRAGMENTS





## FRAGMENTS

---

### *RUINES.*

---

**L**ORSQU'ARRIVANT enfin au milieu des déserts,  
Que les anciens croyaient le bout de l'univers,  
Un voyageur rencontre une antique ruine,  
Il s'arrête étonné. Longtemps il l'examine,  
Saisi d'un saint effroi, plein d'un pieux respect.  
Il pense aux souvenirs qu'elle évoque; à l'aspect  
Du monument superbe, immobile, il contemple  
Les restes chancelants de cet auguste temple

Qui naguère, dressant son faite avec fierté,  
Semblait un défi fait à la divinité!  
Il reste là, pensif, devant ce témoignage  
Des travaux, du génie et de l'art d'un autre âge;  
Puis il lève, attristé, son regard jusqu'à Dieu,  
Et dit en soupirant un éternel adieu  
A cet ouvrage altier, à cette œuvre superbe,  
Recouverte partout de fleurs, de mousse et d'herbe,  
A ce beau monument qu'il ne reverra pas...  
Puis, vers d'autres pays il dirige ses pas!

. . . . .  
. . . . .



*SUR L'AMOUR*  
—

**C**E feu sacré, brûlant, qui dévore et qui charme,  
Un geste, un mot qu'on laisse échapper, une larme,  
Un soupir, un regard, un sourire, un baiser,  
Un rien peut l'allumer; mais un rien peut l'éteindre.

A chaque moment il faut craindre  
Qu'il ne s'éteigne, et, pour l'éterniser,  
Il faut sans cesse l'attiser.



\*  
\* \*

L'ÉGLISE est pleine. Hélas! c'est pour un mariage;  
Les visages joyeux de tous me font frémir.  
Ah! qu'il est doux d'aimer à notre âge. A notre âge,  
Hélas! qu'il est dur de souffrir!

La voilà qui s'avance : elle est pâle, plus pâle  
Que son blanc vêtement; et l'orgue, au son moqueur,  
Ne retentit pour moi que comme un triste râle,  
Le râle de mon pauvre cœur!

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

---

Un mois plus tard, j'étais dans cette même église  
Elle était pleine encor... toute tendue en noir.  
L'orgue retentissait, plus morne que la bise  
Qui souffle dans les bois le soir.

Tout est froid et lugubre; il semble que dans l'ombre  
De la nuit qui descend sur la terre, la Mort  
Sur nous étend son voile inévitable et sombre,  
Qu'à chacun destine le sort!

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .





\*  
\* \*

**J'** AIME les nuits d'été ! l'immortelle nature  
La nuit me semble encor plus belle que le jour.  
Quand, par un léger souffle annonçant son retour,  
L'ombre descend sur terre avec un doux murmure ;

Quand la blonde Phœbé, mystérieuse et pure,  
Détache sur les cieus son disque au blanc contour,  
J'aime les nuits d'été, j'aime les nuits d'amour,  
Qui flottent tièdement sur toute créature !



\*  
\* \*

C'EST la vie : une fois l'on aime,  
Et l'on croit que l'on est aimé ;  
L'amour est venu de lui-même...  
Et le cœur chante un long poème,  
Tout plein de ce qui l'a charmé !



\*  
\* \*

**I**L suffit de fort peu de chose  
Au poète, pour être heureux :  
Un mot d'amour, de tendres yeux,  
Un beau jour, un bouton de rose,  
  
De l'air, un rayon de soleil,  
Un éclair qui perce l'orage,  
Un doux songe dans le sommeil,  
Un oiseau chantant sous l'ombrage,

Et le voilà gai comme un roi !  
D'où vient à ses rayons cette ombre?...  
Puisqu'il lui faut si peu, pourquoi  
Le poète est-il donc si sombre?

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .



*TRIOLETS*

—

## AU LECTEUR

**S**ois indulgent, ami lecteur,  
Pour tous ces essais poétiques !  
Pardonne-les à leur auteur ;  
Sois indulgent, ami lecteur !  
O public, grand dispensateur  
De gloire, épargne tes critiques !  
Sois indulgent, ami lecteur,  
Pour tous ces essais poétiques !

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

## ENVOI

**A** L L E Z, allez, mes triolets,  
Partez, prenez votre volée  
Comme de légers feux follets,  
Allez, allez, mes triolets !  
Allez, tendres rossignolets !  
Voltige, poésie ailée !  
Allez, allez, mes triolets,  
Partez, prenez votre volée.



*IMPROMPTU*  
—

A MA SŒUR

Avec un sonnet qu'elle demandait.

J'AVAIS fait ces vers, l'autre jour,  
Pour une autre, pour ma maîtresse.  
Je suis ton frère : en moi, l'amour  
Pour toi n'est que de la tendresse !  
Tu peux les accepter quand même :  
Pense qu'ils ne sont pas de moi,  
Mais de celui que ton cœur aime ;  
Ils pourront s'appliquer à toi !

6 Juillet 1874



*IMPROMPTU*

A MADAME MARIE ZISSY

Écrit au moment de monter chez elle.

A pareil jour, dit-on, votre vierge Marie,  
Au milieu d'un concert d'anges mélodieux,  
Après sa mort montait aux séjours radieux.  
Plus heureux qu'elle, moi, je vais, pendant ma vie,  
Monter vers toi, petit salon délicieux,  
Où l'ange a nom Marie, où l'on est mieux qu'aux cieux !

15 Août 1876









\*  
\* \*



LE lecteur nous saura gré sans doute de faire suivre cette seconde édition du portrait si vivant et si ressemblant de Henri-Charles Read, que M. Maxime Du Camp a tracé en termes émus dans ses « *Souvenirs Littéraires* » (*Revue des Deux-Mondes* du 15 octobre 1882) :

.....  
... *Qui es-tu, toi qui m'appelles? — C'est toi, pauvre petit; as-tu peur que je ne t'oublie, toi qui es parti sur l'aile de ta dix-huitième année? Te souviens-tu, quand tu*

*vins passer trois semaines auprès de moi à la campagne, comme tu avais de beaux airs étonnés et de grands éclats de rire aux histoires que je te racontais? Comme tu étais jeune, déjà réfléchi, regardant avec admiration les arbres verts qui ondulent sur la montagne, t'éprenant de tout et aspirant la vie avec une ardeur contenue! On eût dit que la pudeur de la mort t'avait déjà touché. Ta pâleur et la dilatation de tes pupilles m'inquiétaient, mais toute prévision sinistre s'envolait quand je te regardais vivre. Comme tu étais doux et comme ta naïveté était sincère! Tu avais des curiosités qui te tenaient en éveil, et tout ce que tu aurais bien voulu savoir se formulait en vers que tu n'osais montrer, parce que tu avais défiance de toi-même, et tu te défiais de toi parce que tu avais une valeur sérieuse. Te rappelles-tu que tu m'accompagnais à la chasse, que tu étais l'ami de Galba et de Falco? Te rappelles-tu que je t'ai fait tirer*

*ton premier coup de fusil et que je ne l'ai pas reçu, — ce qui l'a étonné, et moi aussi? Tu courais dans les hautes herbes avec la rapidité de ton adolescence; quand le soleil descendait à l'horizon et que la fumée des chaumières montait vers le ciel, tu me récitais les vers de Virgile. Dans ce souvenir des lettres immortelles qui s'élevait en toi, semblable au parfum des fleurs nouvellement cueillies, ne m'as-tu pas dit : Et si fata aspera rumpas? c'est de toi que tu parlais. Tu es venu et tu t'en es allé. Tu es resté juste le temps de faire quelques vers, comme ces oiseaux de passage que l'on entend dans une matinée du mois de mai, dont le chant nous émeut, qui partent et que jamais l'on ne revoit. Quand ton âme charmante s'est envolée vers les hauteurs, quand tu as quitté la maison où, depuis ton départ, chacun est resté orphelin, ceux qui t'adoraient ont rassemblé les objets que tes mains avaient touchés pour en faire des*

*reliques; ils ont découvert les papiers que tu cachais avec soin et ils ont vu que leur fils, que leur frère était un poète. Le savais-tu, cher enfant? savais-tu que dans ce petit volume de poésies posthumes il y a des pièces exquisés et que l'une d'elles doit être citée, car elle exprime avec force les sentiments confus dont les jeunes cœurs sont tourmentés :*

*Je crois que Dieu, quand je suis né,  
Pour moi n'a pas fait de dépense,  
Et que le cœur qu'il m'a donné  
Était bien vieux, dès mon enfance.*

*Par économie il logea  
Dans ma juvénile poitrine,  
Un cœur ayant servi déjà,  
Un cœur flétri, tout en ruine.*

*Il a subi mille combats,  
Il est couvert de meurtrissures,  
Et cependant, je ne sais pas  
D'où lui viennent tant de blessures.*

*Il a les souvenirs lointains  
De cent passions que j'ignore,*

*Flammes mortes, rêves éteints,  
Soleils disparus dès l'aurore ;*

*Il brûle de feux dévorants  
Pour de superbes inconnues,  
Et sent les parfums délirants  
D'amours que je n'ai jamais eues !*

*O le plus terrible tourment !  
Mal sans pareil, douleur suprême,  
Sort sinistre ! Aimer follement,  
Et ne pas savoir ce qu'on aime !*

*L'enfant qui a fait de tels vers, à l'âge de dix-sept ans, était un poète. Ernest Renan a écrit : « La nature est d'une insensibilité absolue, d'une immoralité transcendante ». Oui, et cette immoralité s'étale dans toute son horreur lorsque l'on voit disparaître des créatures à peine écloses à la vie et si particulièrement douées. On reste confondu et indigné de comprendre qu'une défaillance de la matière suffit à détruire les facultés les plus belles et anéantit des espérances qui déjà devenaient des réalités. Les*

*lettrés peuvent pleurer la mort de Henri-Charles Read, il eût été un des leurs et non l'un des moins vaillants.*

*J'avais envoyé ce petit volume posthume à Flaubert, qui m'avait écrit : « Si les  
« conscrits partent les premiers, la place va  
« donc rester vide, car les capitaines vieil-  
« lissent et ne vont pas tarder à plier  
« bagage... »*

#### MAXIME DU CAMP

Nous citerons encore le passage suivant, emprunté à une remarquable étude de M. Caro sur Maurice de Guérin, Alfred Tonnellé et Henri-Charles Read :

*. . . . . S'il avait vécu!... C'est ce que tous nous disions hier, quand, par la force d'un sentiment puisé aux sources les plus pures, revivait à nos yeux un de ces*

*jeunes poètes, Henri-Charles Read, un poète de vingt ans, qu'un petit nombre de vers, d'un accent tout personnel, révèle aux délicats comme une âme toute neuve et déjà endolorie, mêlant à l'éveil de son imagination en fête le frisson de la mort prochaine. Pour lui assurer sa juste part de louange parmi les hommes, nous n'avons qu'à rappeler ces stances d'un sentiment si douloureux et si aigu :*

*Je crois que Dieu, quand je suis né...*

*Il y a là une plainte, doucement ironique, qui restera. Étrange lassitude d'un cœur qui se sent déjà vieux avant d'avoir vécu, parce que la mort est là qui l'attend, parce qu'il la voit, qu'il la sent, comme si chacun de nous avait l'âge que lui fixe, non le nombre des années, mais l'approche de la dernière heure.*

*Toutes ces poésies posthumes, ces livres*



*commencés, préludes de tant de nobles et brillants esprits, sont, à certains égards, plus intéressants que bien des livres achevés.*

*Ils ont pour eux la grâce triste des jeunes ruines, le charme énigmatique des marbres ébauchés dans l'atelier d'un maître, d'où allait s'élanter, sous le dernier coup de ciseau, je ne sais quelle forme immortelle, quelque dieu peut-être. C'est une noble joie, pour tous ceux qui aiment le beau, d'en ressaisir les signes sacrés jusque dans ces esquisses par lesquelles le talent s'essaie et s'annonce. C'est aussi une sorte de joie active et féconde d'achever par la pensée l'œuvre incomplète, et de poursuivre, dans une rêverie affectueuse, ces jeunes destins si tôt brisés.*

(1883)

E. CARO

Enfin, nous extrayons d'une notice littéraire encore inédite de M. Ledrain, ces quelques appréciations dont la justesse nous a vivement frappé :

*André Chénier en naissant avait reçu la visite des abeilles de Grèce et senti sur ses lèvres la douceur de leur miel. C'est la poésie Latine qui s'est tenue auprès du berceau de Henri-Charles Read. En effet, ce qui distingue ses vers, n'est-ce pas la nuance toute virgilienne des adjectifs ? Personne, parmi les plus habiles, ne l'a peut-être égalé dans l'art antique de choisir les épithètes. Il sait rendre, avec des mots et des tours latins exquis, sa mélancolie toute moderne et sa pensée toute personnelle.*

Il y a effectivement dans la langue poétique de Henri-Charles Read, une certaine netteté dans la forme et dans le contour donné à la

---

pensée, des qualités de dessin si je puis dire, qui rattachent son style au style latin, généralement ferme et précis. — Peut-être pourrait-on ajouter que chez lui cette qualité de forme n'est pas de forme seulement, mais qu'elle répond absolument à la droiture de cœur et de pensée du jeune poète.



Bien d'autres pages touchantes ont été inspirées par ce petit recueil, si plein de promesses déçues (1). J'ai sous les yeux de nombreuses lettres, les unes signées de noms

---

(1) Notamment d'importantes études de MM. l'abbé Condamin (*Revue de l'Instruction Publique*) et de Gubernatis (*Nuova Antologia*); de beaux vers dédiés à la mémoire du jeune poète par M<sup>me</sup> L. Ackermann dans la dernière édition de ses *Poésies Philosophiques*; des articles de MM. Théodore de Banville, Ch. Canivet, Gabriel Charmes, Chatard, Claretie, Colani, M<sup>me</sup> Daudet, MM. Albert Delpit, E. des Essarts, Gaucher, Kaempfen, E. Lavigne, Lemaitre, J. de Marthold, Philibert Soupé, J. Reinach, P. Revoil, Tassin, etc.

célèbres, les autres de noms obscurs ou inconnus, hommages précieux de ces lecteurs dont la louange est si chère au poète, parce qu'elle est toute sincère et spontanée.

Au milieu du brouhaha du siècle qui passe, emporté vers d'orageuses destinées, n'est-il pas attendrissant de voir l'émotion causée par ce souffle de jeune poésie sorti de la bouche d'un enfant et réveillant je ne sais quel écho mystérieux au fond des cœurs, comme un chant pur et clair, qui, s'élevant à la tombée de la nuit, charmerait pour un instant l'accalmie d'une bataille.

P. H.







## TABLE

---

<i>A la Mémoire de Henri-Charles READ, par</i> FRANÇOIS COPPÉE.. . . . .	v
<i>Préface de la première édition, par PAUL</i> HAAG.. . . . .	ix
<i>Préface de la seconde édition.</i> . . . . .	xv

---

SONNET AU LECTEUR. . . . .	3
PRIMAVERA. . . . .	5
CHALEUR DE JUILLET. . . . .	7
AU CIMETIÈRE. . . . .	9
A L'AUBE. . . . .	ix
« Aime-moi, chère enfant » . . . . .	13
CHANT DU FUMEUR. . . . .	15
SÉLÉNISME. . . . .	17

mis à jour  
100 170

TABLE

	Pages.
« Nous étions seuls tous deux » . . . . .	19
IDÉAL . . . . .	21
DERNIERS REGRETS . . . . .	23
A VICTOR HUGO. . . . .	25
« Hier, quand je vous ai quittée » . . . . .	28
AMOUR D'OUTRE-TOMBE. . . . .	30
ORIENTALE. . . . .	32
LA PIPE ET LA FEMME. . . . .	34
PORTRAIT : « Pourquoi ces yeux distraits » . . . . .	36
« Ne regrettons jamais les jeunes gens qui meurent » . . . . .	38
« Lune, toi qui planas » . . . . .	40
SIESTE AU SOLEIL . . . . .	42
DAMNATION. . . . .	44
RÉVEIL. . . . .	46
« Nous voulons trop, pour être heureux » . . . . .	48
AU BAL . . . . .	50
A UNE PLANTE VÉNÉNEUSE. . . . .	52
TRIOLET : « Jeanne, de tous tes amoureux » . . . . .	54
LA LUNE ET LE SOLEIL. . . . .	55
« Que faut-il pour me faire oublier mon passé? » . . . . .	57
LA FEMME . . . . .	59
« Je l'avais oublié » . . . . .	62
CARPE DIEM . . . . .	64
« Hier soir comment, devant une femme » . . . . .	65
« Oh! que d'amour perdu » . . . . .	67
« Les Cuirassiers sont là » . . . . .	69
LA NÈGRESSE. . . . .	71
« Je suis bien jeune encore » . . . . .	75

	Pages.
« Ton visage, éclatant et frais » . . . . .	77
PRINTEMPS . . . . .	79
PARDON . . . . .	81
DÉSESPÉRÉ . . . . .	84
CHANSON. . . . .	86
A MA MUSE. . . . .	88
LA MAIN. . . . .	90
« J'ai voulu découvrir cet éternel mystère » . . . . .	92
A UNE FEMME. . . . .	94
NOX ALMA . . . . .	96
« C'est demain le grand jour » . . . . .	98
PHASES. . . . .	100
RONDEL : « Salut à toi » . . . . .	102
LE SONNET. . . . .	104
« Dans le petit Salon » . . . . .	106
« De sa ceinture de glaçons » . . . . .	108
RONDEAU : « Que je voudrais » . . . . .	110
ANNÉE SANS PRINTEMPS. . . . .	112
AU SALON. . . . .	114
« Depuis longtemps, dis-tu » . . . . .	116
CONSEILS POUR BIEN VIVRE . . . . .	118
« Je n'ai jamais aimé ces chantres doucereux » . . . . .	120
RONDEAU : « Pour votre fête » . . . . .	122
RÉVOLTE. . . . .	124
« Tout passe dans la vie » . . . . .	126
LUDIBRIA VENTIS . . . . .	128
AUX ALLEMANDS. . . . .	130
PORTRAIT : « Comme une jeune Infante » . . . . .	132



	Pages.
« D'où viens-tu, me dit-on souvent » . . . . .	134
« Je crois que Dieu, quand je suis né » . . . . .	137
DERNIERS VERS . . . . .	139

### FRAGMENTS

RUINES . . . . .	143
SUR L'AMOUR. . . . .	145
« L'église est pleine. Hélas ! c'est pour un mariage. ».	146
« J'aime les nuits d'été ! » . . . . .	148
« C'est la vie » . . . . .	149
« Il suffit de fort peu de chose » . . . . .	150
TRIOLETS. — AU LECTEUR. . . . .	152
IMPROMPTU : « J'avais fait ces . . . » . . . . .	154
IMPROMPTU : « A pareil jour, dit-on » . . . . .	155

### APPENDICE

MM. MAXIME DU CAMP . . . . .	157
CARO. . . . .	162
LEDRAIN. . . . .	165



*Achevé d'imprimer*

PAR

CHARLES UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, LIBRAIRE

*A PARIS*









## ŒUVRES

DE

## JULES BARBEY D'AUREVILLY

Édition petit in-12, pap. vélin (Petite Bibliothèque littéraire)

<i>L'Ensorcelée.</i> 1 vol. avec portrait . . . . .	6 fr.
<i>Une Vieille Maîtresse.</i> 2 vol. . . . .	12 fr.
<i>Le Chevalier des Touches.</i> 1 vol. . . . .	6 fr.
<i>Un Prêtre marié.</i> 2 vol. . . . .	12 fr.
<i>Les Diaboliques.</i> 1 vol. . . . .	6 fr.
<i>L'Amour impossible. — La Bague d'Annibal.</i> 1 vol. .	6 fr.
<i>Du Dandysme. — Memoranda.</i> 1 vol. avec portraits.	6 fr.
<i>Ce qui ne meurt pas.</i> 2 vol. . . . .	12 fr.
<i>Une Histoire sans Nom. — Une Page d'Histoire.</i> 1 v.	6 fr.
<i>Poussières. — Rhythmes oubliés. — Amaïdée.</i> 1 vol. .	6 fr.

## Éditions diverses :

<i>Le Chevalier des Touches.</i> 1 vol. illustré. . . . .	4 fr.
<i>L'Ensorcelée.</i> 1 vol. in-18 illustré. . . . .	3 50
<i>Premier Memorandum (1836-1838).</i> 1 vol. in-18. .	3 50
<i>Amaïdée, poème en prose.</i> 1 vol. in-18. . . . .	2 fr.
<i>Pensées détachées.</i> 1 vol. in-18. . . . .	2 fr.
<i>Fragment.</i> 1 vol. in-12, avec portrait. . . . .	1 fr.
<i>Littérature étrangère.</i> 1 vol. in-18. . . . .	3 50
<i>Littérature épistolaire.</i> 1 vol. in-18. . . . .	3 50
<i>Les Poètes.</i> 1 vol. in-18 . . . . .	3 50
<i>Mémoires historiques et littéraires.</i> 1 vol. in-18 . . .	3 50
<i>Journalistes et Polémistes.</i> 1 vol. in-18. . . . .	3 50
<i>Portraits Politiques et Littéraires.</i> 1 vol. in-18. . . .	3 50
<i>Philosophes et Écrivains religieux. (1<sup>re</sup> série).</i> 1 v. in-18.	3 50
— — — (2 <sup>e</sup> série). 1 v. in-18.	3 50
<i>Le Roman contemporain.</i> 1 vol. in-18. . . . .	3 50
<i>Romanciers d'hier et d'avant-hier.</i> 1 vol. in-18. . . .	3 50
<i>De l'Histoire.</i> 1 vol. in-18. . . . .	3 50
<i>A Côté de la Grande Histoire.</i> 1 vol. in-18. . . . .	3 50
<i>Femmes et Moralistes.</i> 1 vol. in-18. . . . .	3 50
<i>Poésie et Poètes.</i> 1 vol. in-18 . . . . .	3 50
<i>Voyageurs et Romanciers.</i> 1 vol. in-18. . . . .	3 50
<i>Philosophes et Écrivains religieux et politiques.</i> 1 v.	3 50
<i>Critiques diverses.</i> 1 vol. in-18. . . . .	3 50
<i>Gœthe et Diderot.</i> 1 vol. in-18. . . . .	3 50













